

REVUE AN-ARCHIQUE

PARAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENTS

FRANCE : 6 mois, 1 25 — 1 an, 2 50

EXTÉRIEUR : Le port en sus

Le Numéro (24 pages) :

15 centimes

1^{re} ANNÉE

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

—
Pour
ce qui
concerne

la REVUE

Ecrire à :

A. CARTERON

47, rue Bonaparte

PARIS

—
DEPOTS PRINCIPAUX :

Le Cri du Peuple.

Fayet, rue du Temple, 113.

Bussy, rue de Sévigné.

Brasseur, galeries de l'Odéon.

A. Le Roy, r. St-Jacques, 145 bis.

—
DEPOT GÉNÉRAL

Chez M. LEDRU, Libraire,

27, rue des Gravilliers, 27. — PARIS.

SOMMAIRE

<i>A nos lecteurs</i>
<i>Le droit de punir et la philosophie</i>	G. Deherme.
<i>Le Communisme</i>	Julendré.
<i>Les Terrains vagues</i>	J. Richepin.
<i>L'Anthropomorphisme</i>	A. Carteron.
<i>Les Quais de Demain</i>	Colline.
<i>La Décadence bourgeoise (Suite)</i>	G. D.
<i>Chronique du Mois</i>	Nemo.

SOMMAIRE du numéro 7.

—0—

Pourriture sociale, *A. Carteron*; — L'Economie politique, *Julendré*; — L'Emblème, *J.-K. Hüysmans*; — Protection et libre échange, *G. Deherme*; — Les quais de demain, *Colline*; — La Décadence bourgeoise (Suite), *G. D.*; — Chronique du Mois, *Nemo*.

SOMMAIRE du numéro 6.

—0—

A nos lecteurs, « *L'Autonomie* »; — L'Individualisme et l'Association, *Julendré*; — La Musicomanie, *A. Carteron*; — La Concurrence vitale, *G. Deherme*; — Tristesse de Claudius, *Aurélien Scholl*; — Quelques mots sur l'Anarchie (Suite), *J.-B. Louiche*; — Les Quais de demain, *Colline*; — Chronique du Mois, *Nemo*.

Nous ferons le service à toute publication qui nous fera l'échange.

—0—

Il sera rendu compte de tout ouvrage qui nous sera adressé en double exemplaire.

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE AN - ARCHIQUE

A NOS LECTEURS

Le retard apporté dans la parution de la « Revue » a été causé par un accident d'imprimerie.

La composition de la brochure dû au dévouement d'un de nous, — le matériel à sa disposition très restreint, — nos moyens pécuniaires fort limités, — la mise en pate totale des 24 pages composant le numéro étant survenue, il nous a été impossible de paraître.

Nous espérons, qu'ainsi expliqué, nos lecteurs excuseront un retard fort regrettable, mais que nous n'avons pu éviter.

Nous profitons de cette explication pour prier nos dépositaires de province de vouloir bien régler nos envois le plus exactement et régulièrement que faire se pourra. Ils nous aideront ainsi dans la mesure de leurs moyens.

LE DROIT DE PUNIR ET LA PHILOSOPHIE

(Résumé de la défense présentée en cour d'assises le 30 déc. 1887)

La pénalité implique nécessairement la reconnaissance de la responsabilité morale, ou autrement « le propre d'un agent libre qui, se sentant maître de ses actes, doit consentir qu'on les lui impute ».

On doit examiner cette grave question au double point de vue psychologique et physiologique :

Psychologique. — Peut-on attribuer nos volitions au moi ?

Physiologique. — L'organe fait-il la fonction ou la fonction fait-elle l'organe ?

Répondre à ces deux interrogations, c'est résoudre la plus importante partie de cette question. C'est ce que nous avons voulu essayer de faire.

On ne peut attribuer nos volitions au *moi* chimérique parce que, d'après Collins, entre deux actes soumis à notre choix, il faut que nous en choissions un; notre choix est le résultat d'un jugement et un jugement est nécessaire; les préjugés de notre éducation déterminent ce choix; enfin on ne pourrait pas assigner de motif à ce choix qu'il n'en serait pas moins obligé, attendu que, s'il ne l'était pas, ce serait un effet sans cause.

Cela est évident; au moment où nous prenons une résolution, nous ne pouvons prendre la résolution contraire. Il est non moins évident que le motif le plus fort nous détermine. Objectera-t-on que nous pouvons prendre une résolution sans motif et même contre tout motif? Nous répondrons: « Faire une chose ou son contraire sans motif n'est que la liberté d'indifférence, et celle-ci est impossible à distinguer du hasard; mais le hasard ne fonde pas l'imputabilité ni le mérite. » (A. Fouillée. *L'idée moderne du droit.*) Si, pour nous démontrer qu'on peut prendre une résolution contre tout motif, on nous cite une personne qui se jette par la fenêtre sans mobile, nous répondrons en nous servant du même texte: « Ce que vous vous figurez comme la liberté de la volonté n'est au contraire que la folie de la volonté. » Mais encore: « Il ne dépend pas de nous de croire que 2 et 2 font 4, c'est une donnée de la raison pure; il en est de même de quoi que ce soit de ce qui ressort de l'entendement. Si les données rationnelles étaient libres, il serait inutile de raisonner parce que la volonté pourrait toujours se refuser à admettre ce qu'on veut lui démontrer. A quoi bon un syllogisme, un argument quelconque, s'il était au pouvoir de l'esprit de ne point en admettre la valeur? » (Ch. Renouvier. — Article *Fatalisme* du *Grand Dictionnaire Larousse*)

La psychologie niant le libre arbitre, la physiologie l'affirme-t-elle? Pas davantage.

Plusieurs causes détruisent ce qu'une philosophie *a priori* avait accepté:

1. Le milieu;
2. L'hérédité et l'atavisme, qui perpétuent les caractères de race et de famille, lesquels sont les résultats des influences du milieu sur nos ancêtres;
3. Les passions et les besoins modifiés par le milieu

et perpétués par l'hérédité et l'atavisme. L'homme, comme tous les êtres animés, est soumis à une multitude d'influences extérieures qui le pétrissent physiquement et moralement, comme les conditions du combat pour la vie dans le milieu au sein duquel il évolue l'exigent : la fonction fait donc l'organe. Des exemples innombrables sont cités par les darwinistes. Est-il besoin de les reproduire ici ? Non, la place nous manque et le fait est unanimement accepté.

Passons à la loi d'hérédité. D'après M. Becquerel elle se décompose ainsi ;

I. *Hérédité d'états physiologiques.*

1. Transmission de la forme extérieure et des traits de la face, qui sont la conséquence, non de l'éducation mais de la naissance.

2. Transmission de la stature, de la force physique et de la durée de la vie.

3. Transmission des ressemblances morales.

4. Transmission des caractères de race et de nation.

5. Transmission des tempéraments, des constitutions et des idiosyncrasies.

II. *Hérédité d'états pathologiques.*

1. Transmission des vices de conformation des organes internes et externes.

2. Transmission de la prédisposition ou de l'aptitude organique aux maladies.

Rien de plus exact. M. César Lombroso, dans son ouvrage *Uomo delinquente*, nous apprend que le criminel se rapproche beaucoup, par son organisation cérébrale, de l'homme à l'état de nature. Il y a chez lui rétrogradation du type humain civilisé vers le type humain primitif et même vers le type animal. Ses crimes sont souvent des cas d'atavismes qui font reparaître chez le civilisé, le sauvage ou la bête. Cette affirmation a reçu une confirmation éclatante par la communication du résultat des recherches de M. le D^r Bordier. Celui-ci a expérimenté sur 35 crânes d'assassins : « Ces crânes ont un volume considérable, ce qui constituerait un signe de supériorité, mais la région frontale, siège des facultés intellectuelles, est moindre que chez les autres hommes ; au contraire, la région

pariétale, siège des centres moteurs, est plus développée. Moins de réflexion et plus d'action, telles seraient les dispositions intellectuelles assignées à ces assassins. Par là, ils se rapprochent des hommes préhistoriques et même protohistoriques. » L'atavisme ne suffit pas à expliquer ce phénomène bizarre. Il faut admettre que les caractères de ces hommes se sont transmis à travers les âges et ont résisté victorieusement, par une espèce de sélection naturelle, à l'influence du milieu social. L'hérédité et l'atavisme transmettent donc les organismes physique et intellectuel. Or, l'individu n'est pas libre d'être bon ou méchant, puisqu'il n'est pas libre de naître de tels ou tels générateurs.

Les passions et les besoins modifient encore notre volonté : « Tout être organisé n'est qu'un fait partiel perdu dans l'immensité du monde et entraîné par le grand, le fatal courant des lois immuables de l'univers. Néanmoins, et sous peine de mort, notre organisation doit se modeler sur le milieu au sein duquel nous sommes plongés et où sans cesse nous puisons les matériaux de la vie... Il ne dépend pas de la volonté d'un homme d'être nègre, blanc ou mongol, et cependant c'est ce moule dans lequel l'a jeté la nature qui déterminera sa manière de sentir, de penser, par suite de désirer et d'agir. L'homme éprouve des besoins nutritifs, des besoins sensitifs, des besoins cérébraux ; trois grandes sources créant sans cesse et simultanément, par es aims, des désirs qui souvent se contrarient et se combattent. La difficulté se trouve ramenée à n'être guère qu'un problème mécanique. C'est le parallélogramme des forces. Tout être aussi bien que tout corps alors qu'il subit des attractions multiples et d'intensité variable, obéit à leur résultante, dont le sens est principalement déterminé par la force qui prédomine. Donc, à parler rigoureusement l'homme n'est pas libre. Sollicité par des besoins nombreux et simultanés, il obéit au plus fort, tout en ayant conscience des autres, et c'est pour cela qu'il se croit libre. » Suivant le même auteur, l'apparence du libre arbitre tient surtout à cette autre cause : « L'homme a des besoins nutritifs, sensitifs et cérébraux ; le retentissement de ces divers besoins dans la conscience est d'autant moins fort qu'ils

tiennent moins de la nutrition. La faim est certainement beaucoup plus nettement sentie que le désir de l'étude. C'est cette vague formule des besoins cérébraux qui nous donne l'illusion du libre arbitre. » (Ch. Letourneau. — *Physiologie des passions.*) M. Letourneau aurait pu ajouter que nos volitions sont liées à des causes beaucoup plus petites : « On lit dans les journaux des comparaisons entre le nombre des criminels sachant lire et écrire et celui des criminels illettrés ; en voyant que le nombre des illettrés l'emporte de beaucoup, on admet la conclusion que l'ignorance est la cause du crime. Il ne vient pas à l'esprit de ces personnes de se demander si d'autres statistiques établies d'après le même système ne prouveraient pas d'une façon tout aussi concluante que le crime est causé par l'absence d'ablutions et de linge propre, ou par le mauvais air et la mauvaise ventilation des logements, ou par le défaut des chambres à coucher séparées. Si l'on examinait à ces divers points de vue la question de la criminalité, on serait conduit à voir qu'il existe une relation réelle entre le crime et un genre de vie inférieure, que ce genre de vie est ordinairement la conséquence d'une *infériorité originelle de nature*. (H. Spencer. — *Préparation à la science sociale par la psychologie.*)

Ayant fait voir que le libre arbitre n'existe pas, il devrait être prouvé que la Société ne peut punir un individu d'avoir accompli un acte que des influences combinées du dehors et les réactions cérébrales qui en résultent le poussaient à commettre. Mais il n'en est rien ; jusqu'à présent nous avons été d'accord avec l'école moderne qui, pourtant, reconnaît à la Société le droit de juger des actes que ses adeptes mêmes regardent comme non libres. O logique !... Quoi qu'il en soit, sa doctrine mérite d'être étudiée.

(à suivre)

G. Deherme.

LE COMMUNISME

Il est de toute évidence que, chacune à son heure, toutes les écoles révolutionnaires ont servi la cause socialiste. En soutenant les revendications prolétarien-

nes, chacune, à des degrés divers, a accéléré l'évolution de l'humanité vers la liberté.

Le Communisme, par ses antécédents, a pu paraître représenter le parti des opprimés; mais nous tenons à établir qu'il ne peut continuer à incarner en lui la cause socialiste sans faire dévier le mouvement progressif des sociétés modernes, dont le principe virtuel tend à rendre à l'individu sa complète indépendance par la suppression de l'Etat, conséquence de l'Autorité ou despotisme.

Le Communisme n'a été que l'exagération d'un bon sentiment, le sentiment de la justice; maintenant il ne peut être qu'une source d'arbitraire. Si l'on s'est mépris jusqu'à ce jour sur la portée de son principe c'est que, pour ses adhérents, il a répondu à des sentiments d'égalité et d'humanité dans des théories simplistes, utopiques et religiosâtres. Sa raison d'être a été de protester contre une société féodale ou bourgeoise basée sur l'inégalité et l'égoïsme omnipotent, au nom de la Justice et de l'Humanité. Son action a été réelle et nécessaire aux époques de la métaphysique, mais elle doit complètement cesser en présence des principes positifs et rigoureusement scientifiques des temps présents.

Le Communisme est la formule simpliste de la lutte de l'homme contre la nature, par l'association communautaire fondée sur l'égalité absolue. L'idée communiste a pris naissance dans le sentiment du bonheur du genre humain et elle a eu pour but la protection du faible contre le fort, la répartition égale du bien et du mal inhérents à la nature des choses.

Cette idée, essentiellement philanthropique, a inspiré tous les systèmes ou théories communistes. Elle trouve dans Platon — le plus grand philosophe du spiritualisme hellénique — son premier développement. Platon se donne pour but la perfection de la société et des individus, et il croit la trouver dans la communauté des biens et des plaisirs répartis par l'Etat, d'où sont exclus les esclaves : l'esclavage étant la base de tous les systèmes politiques et économiques anciens. L'Etat devient une vaste famille distribuant le bonheur à tous ses membres et dans laquelle l'ordre est établi par la suppression de tous les mobiles ou expressions de la personnalité humaine.

Les idées communistes reçoivent un nouveau développement du christianisme, que l'on peut considérer, avec la philosophie platonicienne, comme la source d'inspiration de toutes les utopies communistes.

Le christianisme prêche l'égalité. Il annonce que le règne de Dieu est proche, apportant le règne de la Justice sur la terre. Moralement, il émancipe les esclaves qui composent la plus grande partie des néophytes; ceux-ci, d'accord avec leurs principes, s'établissent en communautés. A l'état primitif, ces communautés étaient fondées sur le renoncement à tous les plaisirs matériels; elles étaient composées d'initiés se livrant aux seules pratiques religieuses et considérant le travail manuel comme inutile et servile; plus tard, elles se transforment en monastères. Mais des christianisme qui semblait devoir être la religion des faibles et des opprimés devient oppressif, se fait l'instrument de domination des princes et des grands consacrant leurs privilèges; sa puissance augmente et sans cesse, il s'en sert comme moyen d'extorsion, il tout en prêchant aux hommes la vie idéale parfaite les livre à l'inquisition.

Après un long règne d'oppression et d'iniquité, après la Réforme, l'idée communiste trouve dans les Lettres quelques consciences révoltées qui, sans se soustraire au joug de la religion, rêvent le bonheur de l'humanité. *L'Utopie* de Thomas Morus, *La Cité du Soleil* de Campanella, *L'Océana* d'Harrington, *La République* de J. Bodin sont l'expression de sentiments généreux, mais où la pensée religieuse domine: elle est la résultante des conceptions sociales de leur époque.

Morelly, après avoir publié *La Basiliade*, condense dans le *Code de la Nature* toutes les idées communistes qui inspireront le système de Babœuf et des Égaux. Il pose en principe que l'homme étant né bon, s'il devient pervers cela provient des lois et des préjugés. De cela il déduit que toutes les passions sont légitimes et qu'il est nécessaire de les satisfaire par la mise en commun de tous les biens, source véritable du bonheur. Son système social est établi sur une longue suite d'obligations, comme le mariage dès l'âge nubile, comme les fonctions publiques remplies à tour de rôle. Ce système devait être considéré comme la dernière

des perfections et défense était faite d'y rien changer sous les peines les plus sévères.

Puis les utopies sociales et humanitaires prennent une forme plus dogmatique, philosophique et même paradoxale dans Mably et Rousseau qui exerceront une certaine influence sur la Révolution.

Au milieu de l'effondrement de tout l'ordre politique et social, devant la curée de la Bourgeoisie captant la Révolution, Babœuf et les babouvistes élèvent une protestation indignée. Le *Manifeste des Egaux*, rédigé par S. Maréchal, réclame l'égalité non seulement dans les lois mais dans les foyers. Il n'existe, dit-il, aucune différence entre les hommes, tous ayant les mêmes facultés et les mêmes besoins, des intelligences égales réclamant une même éducation dans la communauté.

La protestation est étouffée par la Révolution qui avait été faite au nom de la liberté. La Révolution n'avait fait que renverser une aristocratie pour la remplacer par une autre, elle avait supprimé d'anciens privilèges pour en établir de nouveaux. L'aristocratie bourgeoise, continuant à asservir et à exploiter les masses, décore son règne nouveau du nom de parlementarisme pour consacrer sa tyrannie; elle élabore son évangile économique pour justifier ses spoliations. Contre son arbitraire et ses injustices, contre son cruel et étroit égoïsme se sont élevés des hommes qui ont ouvert les voies au socialisme moderne.

Owen reprend les théories babouvistes et les élargit en niant Dieu, morale, religion, source des préjugés qu'il veut détruire. Ni le vice ni la vertu n'existe, il ne doit y avoir ni blâme ni louange, l'homme est irresponsable n'étant pas libre; de même, dans la concurrence et la spéculation commerciales réside tout le mal social. Saint-Simon se donne pour mission l'amélioration du sort de la classe pauvre et laborieuse; par ses recherches et ses travaux s'il produit une palinogénésie religieuse, il formule la philosophie de l'industrie et du travail. Fourier fait le procès de la société et il doit surtout être considéré par la force de sa critique. Dans une sorte de communauté qu'il appelle phalanstère, l'harmonie résulte de l'attraction passionnelle qui rend les individus sociables; il établit, selon les facultés et les talents, hiérarchiquement, les fonc-

tions rendues agréables par une loi sériaire appliquée au travail; il décrit les avantages de l'association, sans toutefois admettre l'égalité. Puis viennent les communistes purs qui, par l'exagération de leurs théories fraternelles ou égalitaires, les discréditent et les puérilisent pour tomber dans les rêveries icariennes.

Tout en subissant l'influence de Fourier et d'Auguste Comte, Proudhon, le premier, détermine exactement le socialisme, en formule les idées philosophiques et scientifiques. Il définit le Communisme, en démontre l'inanité et constate que « les autorités et les « exemples qu'on allègue en faveur de la communauté « se tournent contre elle : la République de Platon « suppose l'esclavage, celle de Lycurgue se fait servir « par des ilotes. Les communautés de l'Eglise primitive « ne purent aller jusqu'à 1^{er} siècle et dégénèrent bien- « tôt en moines; dans celles des jésuites du Para- « guay, la condition des noirs apparut aux voyageurs « aussi misérable que celle des esclaves. On le voit, « la communauté n'est qu'inégalité, oppression et ser- « vitude. »

Proudhon a établi puissamment que les individus n'avaient nul besoin d'être gouvernés pour être heureux et libres. Il est l'instigateur du parti des travailleurs auxquels il a donné conscience de leur force organisatrice et productrice.

La communauté a été le thème de conceptions sentimentalistes qui, en tant que fait, deviendraient la pré-détermination de l'oppression et de la servitude. Le système communiste a pour base fondamentale la toute puissance de l'Etat, puissance confiée à des autorités décrétant et répartissant le travail et le bien-être — bien-être, chose aléatoire, qui ne saurait compenser la liberté individuelle complètement détruite.

La liberté étant sacrifiée à l'égalité celle-ci devient illusoire, car l'égalité ne peut découler que d'une liberté absolue. L'égalité présentée comme la panacée universelle ayant qualité de parfaire à toutes les déficiences sociales et naturelles n'est que la théorie du nivelage et de l'abaissement de l'individu. En philosophie sociale, il est admis scientifiquement qu'il ne peut être fait abstraction de la liberté individuelle sans annihiler tout élément de progrès. Pour assurer l'évo-

lution progressive, il est donc nécessaire d'accorder à l'individualité son complet développement. — Et comment l'obtenir, si ce n'est en répudiant toute autorité, toute action d'Etat et d'hommes providentiels, en supprimant toute entité consacrant une supériorité sociale.

Si les théories du communisme utopique qui viennent d'être décrites à grands traits dans ses divers développements ont été reniées par le communisme scientifique, le collectivisme n'en est pas moins établi sur la communauté. — Ses principes essentiellement centralisateurs et autoritaires feront l'objet d'une prochaine étude.

Julendré.

LES TERRAINS VAGUES

Quand juillet a roussi l'herbe des terrains vagues,
Ils ont l'air de grands lacs de rouille, dont les vagues
Portent pour immobile écume des gravats.

C'est là pourtant, ô gueux de Paris, que tu vas,
Dans ce lugubre champ qui pour fleur a l'ordure,
Quand tu veux par hasard prendre un bain de verdure.
La campagne est trop loin. L'omnibus est trop cher.
Et toi, le Juif-Errant, toi qui marchais hier,
Qui marcheras demain, qui dois marcher sans trêve,
Tu veux faire aujourd'hui ta promenade brève,
Et tout le long du jour, oubliant ta rancœur,
Au verre du repos t'enivrer à plein cœur.

Dans les jardins publics on n'est pas à son aise :
Trop de monde ! D'ailleurs il faut payer sa chaise
Comme à l'église. Il faut être un richard. Ou bien
Si l'on dort allongé sur un banc, un gardien
Surgit, chasse le rêve à sa voix de rogomme,
De son poignet brutal étrangle votre somme,
Et, parmi les badauds dont une meute accourt,
Vous traîne par le col en criant comme un sourd :
« Il faut dormir chez soi quand on est soûl, crapule. »
Et ce gros propre à rien vous flanque sans scrupule
A la porte, et la foule en riant dit merci.

Toi donc qui veux dormir sans gêne et sans souci,
La face vers le ciel et le dos sur la terre,
Tu vas dans un terrain vague, bien solitaire.
Pas de cris. Pas de bruit. Pas de bonne d'enfant.
Pas de gardien. Personne ici ne te défend
De donner à ton corps, qui souffre, un peu de fête,
Et tu peux à ton gré dormir comme une bête.
Des bêtes, en effet, chats morts ou chiens galeux,
Sont tes seuls compagnons, ô coucheur scandaleux
Qui pour *buen retiro* prends cette place immonde
Où gisent les débris honteux de tout le monde.
Que t'importe ? Les pieds fourbus, les membres las,
Tu ne sens nul dégoût d'avoir pour matelas
La cuvette où vomit la cité colossale.
Un lit est toujours doux, même quand il est sale.
Au beau milieu du champ, tu choisis un bon creux,
Où les tessons pointus soient un peu moins nombreux,
Où le sol n'ait pas trop de durillons. où l'herbe
Ne prenne pas un air absolument imberbe.
Tu t'estimes veinard, fadé d'un chouette écot,
Si quelque pissenlit, quelque coquelicot,
Avec son pompon jaune ou bien sa rouge crête
Fait un mouchetis d'ombre au dessus de ta tête.
Dans ce trou, lentement, comme dans un hamac,
Tu te couches, les bras croisés sur l'estomac,
Les jambes en compas, la figure couverte
De ta casquette ; et là, barbe au vent, bouche ouverte,
Dans ce coin de nature où te sens chez toi,
Tu goûtes le bonheur de n'avoir point de toit.

Jean Richepin.

L'ANTHROPOMORPHISME

« Le mot « Anthropomorphisme » a reçu deux sens
» principaux ; l'un, plus restreint et qui appartient à
» l'histoire des religions : croyance à des dieux doués
» de forme humaine et de passions humaines ; l'autre,
» plus général et qui appartient à la philosophie : ten-
» dance à attribuer à la cause première les attributs
» de la nature humaine idéalisés, élevés à leur plus
» haute perfection. »

Avant l'apparition de la philosophie proprement dite et des conceptions générales de l'homme et du monde, les idées de causalité et de finalité intentionnelles avaient pris possession de l'esprit humain.

L'état primitif nous montre le culte anthropomorphique s'adressant à des dieux mal définis : soleil, astres, aurore, nuit. En sortant de cet âge d'ignorance la pensée humaine prit deux directions : l'Inde transforma ce polythéisme indécis en un panthéisme naturaliste, la Perse et la Grèce tendirent à préciser de plus en plus les mythes, à personnifier les dieux, à leur donner une physionomie, une figure, un rôle original et distinct de la nature.

En Asie, le peuple judaïque fut le premier qui matérialisa l'objet de son culte. Il suffit de parcourir les livres hébraïques pour se convaincre que dieu n'y parle et n'y agit que comme un homme. Jéhovah est le prince invisible des juifs. Dans la Bible, on ne rencontre pas une seule allusion à la vie future. Il n'en pouvait être autrement : pour le matérialisme, la conscience, la mémoire, l'intelligence ne sont que le résultat de l'agencement de certains organes. Quand ces organes viennent à se dissoudre, la conscience et la mémoire doivent nécessairement s'anéantir. C'est d'ailleurs ce qu'a formellement enseigné Salomon, le seul recommandable des philosophes qu'ait produits l'antiquité juive.

En Grèce, l'anthropomorphisme consista principalement dans un culte paganiste décalqué sur les mœurs de ses habitants. Ce furent les différences de fonctions qui distinguaient les citoyens entre eux qui servirent de base à l'édifice religieux. Il y eut les dieux patrons de chaque industrie : Minerve pour les savants, Apollon pour les poètes, Mercure pour le commerce, etc. Les dieux furent réputés égaux et, malgré sa prééminence, Jupiter, soumis comme eux tous aux lois du Destin, ne joua guère que le rôle d'un président de République.

Le christianisme — qui donna la plus grande extension au spiritualisme — n'en reste pas moins entaché d'anthropomorphisme. La qualité divine accordée à Jésus peut à elle seule justifier cette affirmation. L'adoration de l'homme par l'homme entre dans une nou-

velle phase et trouve là sa plus large expression. — L'Arianisme même, qui ne niait la divinité de Christ qu'à titre égal de celle de Dieu père, touche par certains côtés aux cultes anthropomorphes.

Néanmoins, à partir de la ruine du judaïsme et du paganisme l'affirmation matérialiste n'eut plus guère d'expression religieuse jusqu'à Mahomet. Celui-ci édifia, sur les débris des superstitions arabes, les croyances d'un anthropomorphisme moins grossier. Il continua le judaïsme, mais le modifia en y introduisant la croyance à la vie future et en substituant à l'idée étroite de race et de nationalité celle de communauté de croyance. Jéhovah n'était que le dieu d'Israël, Allah devint celui de tout homme s'inclinant devant le Koran.

La religion se transforma ainsi avec les progrès de l'esprit humain. L'homme, se développant et agrandissant ses facultés, s'éleva peu à peu à la conception d'êtres supérieurs à ceux qu'il adorait précédemment.

Cette même évolution fit s'élever progressivement l'humanité du polythéisme au monothéisme. — Le polythéisme fut la religion générale de l'antiquité. Le peuple juif, considéré comme le premier peuple monothéiste, donna naissance au christianisme. L'islamisme, à son tour, devint un monothéisme plus pur, plus absolu, moins suspect que le monothéisme chrétien avec sa trinité mal définie.

En Europe, le christianisme incarna bientôt, grâce à sa prépondérance, le monothéisme général. Pour réprimer les tentatives faites par les schismes au nom de la religion et de la libre pensée, la chrétienté eut recours aux persécutions. Ses férocités et ses dépravations firent alors naître dans les esprits une réaction contre cette idée de Dieu au nom duquel les crimes étaient commis. Cette réaction aboutit à un théisme informe qui fut le sentiment religieux de la Révolution, dont les bénéficiaires sont devenus les athées modernes.

L'athéisme est la religion de ceux qui n'en ont pas.

Les divinités célestes détrônées, l'idée d'adoration qui gisait encore au fond de toutes les consciences devait fatalement procréer des divinités nouvelles : la patrie fut déclarée dieu. Les oppresseurs du peuple

ayant jusqu'à ce jour trouvé dans les cultes de puissants auxiliaires, la nouvelle religion devint l'appui et la sauvegarde du gouvernement démocratique bourgeois. Drapeau, famille, rang, honneur et propriété devinrent les saints nouveaux. Aujourd'hui c'est pour eux, c'est en leur nom que se commettent les crimes, que se produisent les plus odieuses monstruosité. Les premiers socialistes qui s'élevèrent contre la nouvelle religion athéistique tombèrent eux-mêmes dans la routine ancienne : Saint-Simon rétablit, dans son rêve, l'organisation théocratique, P. Leroux proclame la religion de l'humanité et Fourier celle de la fraternité. Dans leur utopie égalitaire, les communistes actuels sont, eux aussi, plus ou moins imprégnés des sentiments religiosâtres.

L'évolution anthropomorphe s'est caractérisée, de nos jours, dans la religion du grand homme.

Un être humain sort-il un peu de l'ordinaire ? Vite, il est mis sur le pavois, idéalisé. L'engouement populaire ne connaît plus de bornes : c'est une adulation malsaine dont les effets toujours, et à tous les points de vue, ont eu sur la marche ascendante de l'humanité vers la liberté les plus contraires résultats. Bonaparte, Louis Blanc, Gambetta et tant d'autres, sont de frappants exemples qui viennent appuyer cette critique.

La Bourgeoisie, d'ailleurs, a su profiter de cette nouvelle phase anthropomorphique de l'humanité. La statuomanie et les emblèmes de toutes sortes ont puissamment contribué à la perpétuation de l'étape religiosâtre que nous traversons. Les athées en ont fait les sujets d'idolâtrie du culte nouveau.

Et si des critiques, parfois, s'élèvent contre ces ridicules images de la part de ceux mêmes qui se disent les pionniers de l'avenir, ce n'est jamais contre la malsanité de leur idiote implantation, mais sur la plus ou moins injuste répartition qu'on en fait. Eux-mêmes acceptent la hiérarchie, l'autorité et leur représentation anthropomorphe. La décoration n'est pas une *distinction* discutée : ils passent leur temps à batailler sur le mérite que possèdent ceux qui la portent ; le drapeau n'offre pas prise à la moindre querelle : on ergote sur ses couleurs ; quant aux statues : il n'en faut élever qu'aux dieux de la religion qu'on professe !

Une religion, quelle qu'elle soit, sera toujours l'expression de la superstition, de la routine et des préjugés, une source d'inégalités et d'injustices. Et tant qu'une bribe de ces égarements de l'esprit humain cherchant à s'orienter subsistera, elle fera surgir des secousses révolutionnaires que, seule, pourra annihiler l'iconoclaste An-archie.

A. Carteron.

LES QUAIS DE DEMAIN

*Imprimerie Corriveau
Typographe*

Biographie des grands hommes de la Typographie, par A. Vannier.

Nous recevons de la « Librairie internationale socialiste » une brochure consacrée, pour nous, un peu trop exclusivement à l'art typographique. Nous la recommandons à nos lecteurs pour la sûreté des documents et pour les surprises qu'elle leur réserve sur quelques « grands hommes » qui, à leurs débuts, n'ont été que de simples typos. Nous signalons à notre ami Le Roy, l'éditeur de la *Biographie des grands hommes de la Typographie*, une omission bien regrettable, celle du citoyen Jean Allemane. Si ses titres dans la typographie semblent insuffisants, ceux de candidat perpétuel au conseil municipal méritent une certaine considération, pour honorer en lui le courage malheureux.

* * *

Du 14 juillet, — la prose des illettrés, par J. Delmorès, plébéien.

Cette brochure se recommande tout particulièrement par les bonnes intentions dont elle est bourrée. Nous regrettons pourtant l'abus des adjectifs et des phrases déclamatoires pour décrire les hommes et les choses de ce temps. Faire de la prose pour les illettrés nous semble un but très louable, mais insuffisant pour justifier une longue suite de grands mots qui n'apprennent rien. Les illettrés ont un besoin plus pressant de connaissance de faits économiques et scientifiques se rattachant à la question sociale que d'élucubrations révolutionnaires aux prétentions littéraires. Ces connaissances s'imposent [et sont nécessaires pour l'accomplissement de la Révolution sociale.

* * *

L'impôt et la Question sociale, par « le Solitaire », vient de paraître. En vente chez Ghio, éditeur.

Colline.

LA DÉCADENCE BOURGEOISE

PREMIÈRE PARTIE

Période progressive (1792-1830)

II

(Suite)

Il en a été de même pour les conventionnels. Au début, ils suppriment la royauté, mais, malgré cela, se croient, eux, indispensables au bonheur de la France; alors chaque intelligence, secondée par des intelligences moins brillantes ou moins audacieuses, forme un parti, cherche à détruire toutes celles qui ne se rangent pas sous son sceptre et à conquérir la dictature.

De là une oligarchie créée pour le bon fonctionnement de la meilleure expression des parlements.

Puis, peu à peu, la corruption gagne les légiférants : ils sont despotes par intérêt ou ambition, — c'est l'expression ordinaire des assemblées législatives.

La Convention a passé par ces deux phases, qui, dans leurs effets, sont presque semblables. Nous en avons subi et en subissons encore les conséquences; pourquoi cela ne détourne-t-il pas la masse du gouvernementalisme dont elle est si entichée? Pourquoi?...

III

Le nouveau régime se composait de cinq directeurs, d'un conseil des Cinq-cents et d'un conseil des Anciens.

A cette époque, Babœuf faisait une active propagande communiste avec son journal *Le Tribun du Peuple*. C'était un autoritaire absolu rêvant une égalité uniforme, sans se douter que son communisme supprimait toute individualité et initiative. Quoique son erreur soit partagée encore aujourd'hui — sous une autre forme — par les socialistes autoritaires, nous le saluons ici comme l'un des précurseurs du socialisme scientifique et libertaire.

Le 7 ventôse, plusieurs clubs furent fermés, entr'autres le club du Panthéon, rendez-vous des babouvistes.

En réponse aux persécutions, le manifeste des Egaux est lancé; ils disent : « La Révolution française est l'avant-courrière d'une autre révolution qui sera la dernière. — Périissent, s'il le faut, tous les arts, pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle. — Point de partage : c'est une calomnie! Calomnie! — La terre n'est à personne; les fruits sont à tout le monde. — Tous les hommes ont les mêmes besoins et les mêmes facultés » (1).

Le 6 prairial an IV, Babœuf, Darthé et sept autres furent condamnés à mort. C'était logique, le privilège se cimentant dans le sang.

Avant la chute des derniers socialistes la France se trouve la proie de Barras, La Réveillère, Sieyès et Bonaparte. Les conjurations d'antichambre et d'alcoves ne rentrant pas dans le cadre de notre travail qui est moins une œuvre historique qu'une œuvre philosophique et sociale, nous passons.

Les Cinq-cents votent, le 6 thermidor, l'interdiction provisoire (?) de toute société particulière s'occupant de questions politiques. Les Anciens sanctionnent ce vote. La France était encore dépossédée d'une de ces libertés que le peuple avait conquises les armes à la main et que ses députés lui retiraient au nom de son bonheur et de la liberté.

Puis, après cette réaction, la course à la dictature est reprise de plus belle.

Dans la nuit du 17 fructidor, les Tuileries sont envahies par 12,000 soldats et 40 canons commandés par Augereau. Barthélemy, le plus libéral des directeurs, est arrêté; Carnot « l'organisateur de la victoire » s'enfuit en Suisse.

Les Cinq-cents veulent se réunir: ils sont dispersés et plusieurs sont arrêtés. C'est le règne du sabre qui commence. C'en est fait de la liberté!

Le 20 fructidor, les Cinq-cents votent un décret de déportation contre les directeurs et rédacteurs de quarante-deux journaux.

(1) Certes, ce manifeste renferme d'excellentes choses : il restera dans l'histoire comme la protestation des honnêtes gens contre les empiètements d'une bourgeoisie rapace; seulement, la loyauté, la juste indignation n'empêchent pas d'apercevoir le doctrinarisme autoritaire. En effet, la destruction des œuvres d'art retarderait le Progrès, et la solution du problème social n'est pas derrière mais devant nous : ce serait donc la reculer d'autant; d'un autre côté, il n'est pas vrai que les hommes aient les mêmes besoins et les mêmes facultés : voilà pourquoi le communisme est impossible. Nous le répétons, sauf ces deux erreurs, le manifeste des Egaux était juste.

Les élections eurent lieu en l'an VII et les abstentions furent très nombreuses. L'indifférence est l'avant-courrière du despotisme.

(à suivre)

G. D.

CHRONIQUE DU MOIS

Sénateurs et députés, stérilement accouplés depuis longtemps dans le lit national, ont enfin donné preuve de leur virilité reproductrice. L'Assemblée nationale a accouché, en fin d'année, du rejeton Sadi Carnot, *filis de son père et petit-fils de son grand père*, s'il faut en croire la légende. Avec de semblables titres, on passe tout droit à la postérité, et le prédestiné Sadi, *le sage*, n'y faillira pas, soyez-en sûrs.

A cette occasion, le Paris des bons vieux jours s'est réveillé enfin. Ferry élu et l'on ne sait trop ce qu'il serait résulté du mouvement inévitable produit par l'effervescence populaire. Les haridelles poussives qui remorquent le char de l'Etat ont pris peur et se sont dérobées. Tant pis ou tant mieux. En tout cas, il est toujours bon à la foule d'user de sa force et de s'essayer à la vraie souveraineté. Si elle comprenait ou voulait, quelle bonne et prompte besogne elle pourrait faire !

Malheureusement cette foule est aussi bêtement idiote qu'elle est inconsciemment intelligente. Le testament Boucicaut a mis la larme à l'œil de chacun, on a chanté les louanges de la « pauvre défunte » sur tous les tons, et personne n'a donné ni compris la véritable signification de ce testament : Restitution. Exploiter et voler pour jouir tout le long de son vivant et distribuer sa fortune à sa mort dans l'espoir d'obtenir une bonne loge au Paradis, ne me paraît pas si méritant que cela. Que vouliez-vous qu'elle fit de son argent ? Elle a montré un peu d'intelligence distributive, voilà tout !

Il n'en a pas été de même d'Aubertin qui, ayant à sa disposition six balles dans un revolver et Ferry à sa portée, n'a su que se faire coffrer inutilement en distribuant ses projectiles à tort et à travers, en véritable aliéné qu'il est. Son émule Mimault, lui, n'a perdu ni

son temps ni sa poudre. Il a envoyé Raynaud *ad patres* sans coup férir. Sans doute ces deux exécuteurs sont peu intéressants, l'un atteint de la folie politique, l'autre de la soif de l'or et des honneurs. Mais pour eux la justice présidait à leurs vengeances et la morale que nous pouvons tirer en toute assurance de ces faits, c'est que Thémis et sa balance faussée depuis beaux jours commence à terriblement passer de mode, chacun la jaugeant à son aune.

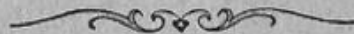
Ceux des compagnons qui ont la malchance de tomber entre ses mains sont à même de juger la partialité manifeste et constante de cette vieille déesse éhontée. Notre collaborateur Deherme, poursuivi pour placardage d'écrit séditieux et condamné par défaut, en juillet dernier, à un an de prison, a comparu à nouveau devant la bande d'idiots communément appelée jury et trois ou quatre guignols représentant la société vengeresse. Ayant basé sa défense sur la négation du droit de punir en arguant de la philosophie déterministe, il était amusant de voir l'air ahuri de tous ces crétins ne comprenant goutte aux arguments développés par notre ami. L'avocat général lui-même, dans sa plaidoirie, a osé avouer ne pas pouvoir suivre ce terrain de la défense auquel il n'entendait rien. Il a préféré rééditer tous les lieux communs et les grands mots d'honneur, de patrie et de famille qui grouillent au fond du ventre de tous ces imposteurs, et auxquels ils croient bien moins que nous encore. Tennevin ayant déposé des conclusions tendant à annuler la condamnation à prononcer par suite de prescription dans le signifié du jugement, malgré les textes de *leur* loi qui sont formels, ces fantoches, avec la désinvolture qui leur est coutumière, ont passé outre et — pour se montrer bons enfants sans doute — ont réduit la peine de un an à un mois. Encore un exemple qui n'amènera pas le coupable à résipiscence. — Quelques jours plus tard c'était le tour de Méreaux. Quoique les débats aient montré, clair comme le jour, qu'en tirant sur les sergots Méreaux était en état de légitime défense, que les agents, en vraies brutes, l'avaient lardé de coups de sabre, dame Justice a prononcé contre l'anarchiste Méreaux deux ans d'emprisonnement. S'il ne sort pas de là bourgeois à tous criens, ce sera, certes, un gremlin bien endurci.

De quelque côté on la retourne, cette question de la répression ne soulève qu'étonnements et dégoûts. Kropotkine, dans une conférence donnée sur ce sujet salle Rivoli a tenu en haleine pendant plusieurs heures un auditoire de mille personnes. Le compte rendu *in extenso* ayant paru dans les journaux, tous nos amis en connaissent la teneur. Nous n'y revenons que pour constater le bon résultat qu'en a tiré la propagande.

Je ne sais si c'est pour rendre le même service à son pari que M. de Larochefoucauld-Doudeauville a si généreusement adopté les enfants de Lescure, mais qu'il me permette de lui dire qu'il n'est qu'un sinistre farceur. Voilà, par exemple, de la belle et véritable charité bourgeoise : Un homme s'est révolté contre l'iniquité sociale, il a contribué à faire justice d'un être dépravé et honni de tous; la force s'en empare, le sépare violemment du reste des vivants et le fait mourir à petit feu. Et pour que les enfants de ce malheureux ne puissent un jour exhaler la haine dont leurs cœurs se pétriront contre les bourreaux de leur père et les leurs, un d'eux s'en empare, les confisque, se donnant sans nul doute pour mission de confiner leurs jeunes cerveaux dans une fausse éducation, les élevant dans le mépris de leur père et des travailleurs dont ils sont issus. Je souhaite ardemment que la « charité » de M. Doudeauville, coûte cher, un jour, aux siens. Qu'il se rappelle la fable du serpent et la médite.

Quant à l'irresponsable halluciné qui a tenté de tuer, au Havre, la « reine des anarchistes », nous ne pouvons guère que joindre notre voix à celles nombreuses qui se sont déjà élevées pour qu'on le laisse en paix. De tout cela, si notre amie en réchappe, comme tout le fait espérer, il ne nous restera que la douce satisfaction d'avoir vu la presse bourgeoise obligée de reconnaître le sang-froid et la digne tenue dont a fait preuve Louise Michel en cette circonstance. Notons aussi l'agitation forcée que cet événement a produit dans les masses qui commencent à savoir qu'il y a des anarchistes, dont les théories qu'ils voudront connaître deviendront si tôt leurs.

Nemo.



PETITE CORRESPONDANCE

J. D. à Bourges. — Reçu timbres.

L. à Beaucaire; J. B. et S. G. à Gargas-s-Apt; B. au Havre. — Reçu mandats.

E. H. à Lyon-Vaise. — Expédions 15 exemplaires suivant votre désir.

E. P. à Buenos-Ayres. — Vous expédions et vous expédierons à l'avenir, à moins d'avis contraire, 15 exemplaires de chaque numéro. Un mot du groupe en cas de besoin d'envoi plus fort. — A vous et à la cause.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

EN FAVEUR DE LA REVUE

Ernestine G. 0 20, — Rosalie Yau, 0 10.

Le secrétaire du prince russe, 1 68, — L'ami Yau, 0 35, — Ua taquoir, 0 25.

ORGANES ANARCHIQUES

La Révolte, communiste-anarchiste hebdomadaire, avec supplément littéraire bi-mensuel. — Administration et Rédaction, 140, rue Mouffetard, Paris.

— 0 —

L'Idée Ouvrière, anarchiste hebdomadaire. — Administration et Rédaction, 25, rue des Galions, Le Havre.

La **Librairie Internationale** Achille LE ROY, 145 bis, rue Saint Jacques, tient à la disposition des compagnons et des groupes, *aux meilleures conditions possible*, tous les ouvrages que nous cataloguons en dernière page.

Parmi les dernières brochures sociales éditées par la Librairie, nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs :

L'ère nouvelle, par Louise Michel;

La Revanche du Proletariat et **La liberté de l'amour**, par Achille Le Roy.

OUVRAGES A CONSULTER

BAKOUNINE.	Dieu et l'Etat
»	L'empire knouto-russe.
»	Théologie politique de Mazzini.
BLANQUI.	Histoire de l'Economie politique.
BUCHNER.	Force et Matière.
»	L'homme selon la science.
»	Conférence sur la théorie darwinienne.
BUCKLE.	Histoire de la civilisation en Angleterre.
DARWIN.	L'origine des Espèces.
»	La descendance de l'homme.
DIDEROT.	<i>Oeuvres.</i>
ENGELS.	Le Socialisme utopique et le soc. scientifique.
GAUTIER (Emile).	Le Darwinisme social.
»	Le Parlementarisme.
HERDER.	Philosophie de l'histoire de l'humanité.
HEBZEN.	De l'autre Rive.
KROPOTKINE.	Paroles d'un Révolté.
»	L'anarchie dans l'évolution socialiste.
LANESSAN.	Le Transformisme.
»	La lutte p. l'existence et l'association p. la lutte
LANGE (F.-A.)	Histoire du Matérialisme.
LASSALLE (Ferd.)	Capital et Travail.
LA VELEYE (E. de).	De la Propriété et de ses formes primitives.
»	Le Socialisme contemporain.
»	Eléments d'économie politique.
LEFÈVRE (André).	La Philosophie.
LETOURNEAU.	La Sociologie.
»	La Biologie.
»	Physiologie des passions.
MALON (Benoit).	Histoire du Socialisme.
»	Manuel d'économie sociale.
MARX (Karl).	Le Capital.
PROUDHON.	<i>Oeuvres.</i>
RECLUS (Elisée).	Evolution et Révolution.
SCHÉFFLE.	La quintessence du socialisme.
SPENCER (Herbert).	Principes de Sociologie.
»	Essais sur le Progrès.
»	Introduction à la science sociale.
»	L'individu contre l'Etat.
STEPNIAK.	La Russie souterraine.
STUART MILL.	La Liberté.
»	L'Utilitarisme.
»	Principes d'Economie politique.
»	Assujettissement des Femmes.
TCHERNICHEWSKI	Que faire
»	Critique de l'Economie politique de J.-S. Mill.
VALLÈS.	L'Insurgé.
VÉRON.	Histoire naturelle des Religions.
»	La Morale.